et de fruits de l'Inde conservés. On donne en même temps à chaque convive des verres propres, des petites serviettes garnies de franges, avec des assiettes de dessert, des couteaux et des fourchettes.

On met ordinairement devant l'amphitryon trois flacons contenant des vins de Bordeaux, de Porto, de Xérès ou de Madère. Quelquefois l'amphitryon met ces flacons sur un petit chariot à roulettes et les fait passer à son voisin de gauche. Le chariot fait aussi le tour de la table et s'arrête devant chaque convive, qui prend à son tour le vin qu'il souhaite.

Ces flacons circulent souvent plusieurs fois autour de la table.

Quand le dessert est servi, tous les domestiques se retirent ; si on a besoin de quelque chose, on sonne, et le maître d'hôtel seul a le droit d'entrer.

Les dames restent encore un quart d'heure après que les domestiques se sont retirés, on sert alors les vins doux et puis elles se lèvent de table. Les hommes se lèvent en même temps. L'amphitryon s'assied alors à la place de la maîtresse de la maison, et la conversation s'engage.

Alors les étrangers seront tout à fait oubliés ; ils doivent se contenter de prêter l'oreille à une conversation qui pour eux est à peu près dépourvue d'attraits. Il faut dire cependant que les hommes sont libres de suivre les dames aussitôt qu'ils en ont le désir. Mais ceux qui restent contractent par cela même l'obligation morale de boire tant que le maître de la maison le désire, et il est rare alors qu'il ne reste pas quelques-uns des convives sous la table.

BOUTADE DE FOU.—M. Sp... visitait samedi l'hôpital de Bloomingdale. Il avise un personnage à l'air triste et résigné.

—Comment se fait-il que vous soyez ici ? lui demanda-t-il avec douceur.

—C'est à cause d'une querelle.

—Quelle querelle ?

—Le monde disait que j'étais fou, je disais que le monde était fou, et comme le monde est plus fort qu'un seul homme, on m'a enfermé à Bloomingdale.

—La femme de Dryden se plaignait à lui de ce qu'il était toujours plongé dans ses lectures et qu'il la délaissait.

—Je voudrais être un livre, lui dit-elle, afin de rester plus souvent en votre compagnie.

Plût à Dieu ! ma chère, répondit son galant époux ; plût à Dieu que vous fussiez un livre, un *almanach*, je veux dire, car je changerais alors chaque année !

Un mot dans le *Nain jaune :*

—Moi, aux premiers jours de mon mariage, j'idolâtrais ma femme, disait à un ami le poète Z.... L'aurore aux doigts de roses me surprit à ses genoux, la nuit vint et j'étais à ses genoux encore. C'était une adoration perpétuelle, un délire incessant, un bonheur inexprimable. Je l'entourais de caresses, je l'aurais mangée.

—Et maintenant ?...

—Je regrette de ne pas l'avoir fait.

Le temps est aux plaintes. On crie surtout famine. On ne peut plus converser un quart-d'heure, sans que le mot de *misère* ne tombe de toutes les bouches. Et pourquoi ? Ah ! quelle affreuse température nous avons depuis un certain temps. La ville et la campagne se sont unies dans un commun émoi. Et personne n'ose prononcer le "*pourtant*" qui rassérènerait peut-être les idées du jour.

Et *pourtant*, la situation est-elle ce que tout le monde dit. Allons-nous mourir de faim cet hiver, comme tout semble le présager ? Une simple équation ou même une soustraction nous prouverait que la fin du monde ne sera pas cette année encore en Canada.

La récolte est mauvaise, oui, mais par comparaison. Il faut tout faire entrer dans nos calculs, les profits comme les pertes. La plupart des journaux (de ceux du moins qui ont le temps de s'occuper à quelque chose d'utile) ne tiennent compte que de la pluie qui tombe sans cesse. Sur ce point nous sommes d'accord avec eux, car nous aussi nous voyons les gouttières ruisseler jour et nuit à notre porte, mais ce que bien des rédacteurs ne voient pas de la fenêtre de leur bureau, c'est ce que les habitants de la campagne ont pu sauver de la récolte.

Et nous allons conclure par analogie. N'avons-nous pas vu l'automne dernier des champs de grains germés et déjà projetant leurs feuilles ? Maintenant, nous osons dire que de tels dommages n'existent pas à un si haut point que l'an dernier. Le découragement est bien le même il est vrai, mais souhaitons que l'hiver ressemble au dernier et nous serons tous pleins de vie au printemps.

Que les cultivateurs ne se hâtent point trop de vendre leurs produits, dans leur intérêt comme dans celui des autres. C'est dans des temps comme ceux que nous traversons qu'il faut penser plus loin qu'au lendemain. Qu'un gain assuré aujourd'hui, mais qui sera plus grand demain ne fasse pas sacrifier le peu qui nous restera, mais qui sera suffisant, si nous savons, comme on dit conduire notre affaire.

Situation de l'Europe.

Dans notre siècle de machines, de vapeur, dans notre siècle où l'on cherche à tout perfectionner, tout excepté le côté moral de l'homme, les événements marchent avec une rapidité effrayante. C'est une véritable course au clocher, c'est une pièce de théâtre dont les scènes ne font que passer sous nos yeux. L'historien a une rude besogne à remplir ; le voilà presque réduit au rôle de chroniqueur, incapable qu'il est de porter des jugements élaborés sur les faits qui se présentent en foule à son observation. Ce besoin d'activité qui caractérise notre époque et qui paraît nous faire vivre deux fois plus que nos ancêtres, se retrouve partout même sur le champ de bataille : grâce aux fusils à aiguilles, plus de guerres de sept ans, plus de guerres de cent ans ; mais ce que l'on perd en longueur, peut-être le gagnera-t-on d'un autre côté ; en nombre peut être ?

Ce qui est certain, c'est que l'on trouvera moyen d'expédier facilement et en peu de temps beaucoup de malheureux dans l'autre monde.

Jetons-nous de jeter un regard sur l'Europe, sur les derniers changements qui viennent tout bouleverser, lui donner une nouvelle physionomie. C'est bien par la Prusse qu'il nous faut commencer, car à tout seigneur, tout honneur ; par la Prusse dont l'influence est devenue tout-à-coup prépondérante. Il faut avouer que l'ancien électorat de Brandebourg a marché à grands pas dans la voie des agrandissements, et que le voilà l'égal ou le rival des plus grandes puissances. La guerre lui a fait la partie belle, il a gagné à ce terrible jeu, un immense territoire avec 4,500,000 âmes. De plus, la Prusse est en voie de former un nouvel état qu'elle traînera à sa remorque. Mais il nous semble qu'après s'être élevée aussi haut que ses espérances, elles soit prête, à descendre sur le bas terrain des difficultés domestiques, amenées par sa tyrannie. Fière de ses victoires, elle s'est grisée à la bataille, l'odeur de la poudre lui a porté au cerveau, et elle ne veut plus entendre raison. Son orgueil de parvenu lui fait fouler au pied les couronnes et elle fait une ample récolte de haines qui éclateront tôt où tard, peut-être quand Napoléon aura trouvé le moment opportun d'agir.

Si les choses restent dans *statu quo* ce que nous ne croyons pas—la France n'aura pas gagné beaucoup à la dernière guerre. Il est incontestable que les derniers événements ont amoindri son influence en Europe. Sans doute, pendant la guerre, Napoléon était le maître de la situation, le poids de son épée jetée dans un des plateaux de la balance, l'aurait fait pencher du côté de son allié. L'attitude de la France nous a surpris, nous ne nous attendions pas à la voir l'arme au bras, tranquille spectatrice des événements. Quelle belle occasion manquée de gagner les frontières naturelles ! Quelle occasion de prendre une revanche de Waterloo. S'il nous était permis de faire une remarque, nous dirions qu'à notre avis, la politique de Napoléon III, n'a pas été pendant ces dernières années, toujours marquée au coin de l'habileté ; elle n'a pas été bien nationale sans compter que souvent elle a été entachée de fourberie. Une politique vraiment française ne lui aurait pas inspiré la pensée de fonder un grand état voisin de la France.

L'Italie divisée était moins dangereuse que l'Italie unie. Mais nous dira-t-on ; ne doit-il pas compter sur l'alliance éternelle de ces braves italiens qu'il a tirés de la poussière ? Ne vous y fiez pas. Si la reconnaissance est rare chez les individus, elle l'est encore plus chez une nation, la reconnaissance n'est pas une qualité propre à un peuple, l'intérêt la remplace. L'Italie, qui a vu Napoléon réclamer la Savoie comme prix de ses services ne se ferait aucun scrupule de tirer l'épée contre la France.

La France voit donc à ses portes deux grandes puissances, qui pourront un jour se donner la main, pour lui porter de coups terribles. N'oublions pas de dire que la Prusse contre la France. Nous ne voulons pas chercher à deviner la pensée de la politique française en regard des derniers événements, mais tout nous porte à croire que Napoléon, tâchera d'agrandir la France d'une manière ou d'une autre.

Au milieu de tous ces remaniements de la carte de l'Europe l'attitude des italiens nous amuse. N'est-il pas curieux, en effet, de voir les vaincus de Custozoza et de Lissa emboucher la trompette héroique et chanter leurs victoires. Ils vont finir par croire qu'ils ont battu les Autrichiens. Les voilà enfin au comble de leurs vœux, ils possèdent Venise, la reine de l'Adriatique, pourtant, il leur faut Rome pour avoir l'Italie unie.

Nous craignons beaucoup pour la vie éternelle si par malheur Napoléon veut s'en tenir *loyalement* à la Convention de septembre. Autant vaudrait la voir entre les mains des Turcs qu'entre celles des Garibaldiens. Malgré tous les dangers qui le menacent, Pie IX est calme. Il regarde le ciel d'un œil résigné. Il domine la situation par son calme, sachant bien que, quoiqu'il arrive, la papauté n'a rien à craindre des vains efforts des impies enrolés sous la bannière de l'Italie.

Nous n'osons parler de l'Autriche si maltraitée par le sort des armes. Meurtrié, ensanglantée, elle supporte avec dignité son malheur et attend patiemment les événements qui lui permettront de reprendre son ancienne situation.

Nous avons parlé des événements en nous plaçant un peu au point de vue des principaux acteurs du grand drame. Nous avons fait nos remarques sans parler des principes de droit et de justice qui devraient guider les souverains de l'Europe. Ces principes, ils les foulent aux pieds. C'est pour cela, que l'horizon politique est toujours sombre. Quand dans la nature, l'atmosphère est chargée, de nuages, d'électricité, il suffit d'un orage, d'un coup de tonnerre, pour rendre l'air serein, mais il n'en est pas de même dans le ciel politique de l'Europe, le canon a grondé, et il reste encore des éléments de discorde. Voyez la Prusse, et la France qui brûlent d'en venir aux mains, voyez la question d'Orient qui apparaît encore dans le fond du tableau, la Russie qui se dresse et tend la main de l'autre côté de l'Océan, à la libre Amérique. La Russie isolée se cherche des amis de ce côté de l'atlantique. Nous remettons à plus tard quelques considérations sur l'alliance Russe-Américaine.

D...

NOUVELLES EUROPEENNES.

Le télégraphe transatlantique nous fait connaître sommairement, la circulaire que le gouvernement français vient de publier.

Les derniers changements survenus en Europe sont favorables à la France. L'Italie et la Prusse se trouvent rapprochées par une communauté d'idées et d'intérêts. L'Autriche ne paraît pas songer à la guerre. (!) La convention de septembre sera fidèlement exécutée. Pour dans la guerre, entre la Prusse et l'Autriche et fait allusion au principe des nationalités. Elle exprime l'espoir que la paix de l'Europe ne sera pas troublée.

Une de nos institutions monétaires, la Banque du Haut Canada vient de suspendre ses paiements. On s'attendait à cette faillite, car depuis quelque temps il circulait beaucoup de bruit sur les affaires de la Banque et les Agents de change refusaient d'escompter ses billets. Ceux qui auraient des billets de cette Banque en leur possession, ne doivent pas les considérer comme entièrement perdus ; car son *stock* était coté à $10 par cent et de plus les actionnaires sont responsables pour un montant double des actions qu'ils ont en main. Il peut se faire que les créanciers soit entièrement payés.

On lit dans la *Nazione* de Florence, du 31 août :

"Quelques journaux persistent à répéter et commenter le bruit que le gouvernement italien aurait repris des négociations avec la cour de Rome, en vue de la prochaine terminaison de la convention du 15 septembre. Nous sommes en mesure de déclarer qu'il n'y a pas l'ombre de la vérité dans cette assertion. Notre gouvernement, rigoureusement fidèle aux conventions, attend que le temps et les événements amènent vers les idées des prélats romains la modification radicale sans laquelle aucune négociation ne saurait arriver à bon port. Les résolutions pressantes à ce sujet, attribuées au gouvernement français, sont complètement imaginaires. Entre Paris et Florence, il règne dans cette question comme en toutes les autres intéressant les deux pays, une parfaite harmonie."

A Saint-Iréné, où il se trouve plusieurs familles respectables par leur âge fort avancé, on remarque dame Marie Tremblay, épouse de feu Bénoni Gauthier, mariés en 1804, laquelle a eu quatorze enfants, vingt-huit petits-enfants et quarante-trois arrière petits-enfants. Les dits époux ont renouvelé leur mariage après cinquante ans de ménage en présence du Rév. Messire Pouliot, le même jour qu'une de leur petite-fille s'est mariée à l'âge de quinze ans.

Dix ans plus tard, ils ont renouvelé leur mariage pour la seconde fois, en présence du Rév. Messire Mailly, avec une pompe solennelle. Ce jour-là l'église était ornée pour la circonstance comme aux plus grandes fêtes de l'année. De plus il y avait douze jeunes gens armés de fusils qui ont tiré une décharge en signe de joie et d'allégresse pour les dits époux.

Ce qu'il y a de remarquable aussi, c'est que la même fille, (sœur de la dite épouse) qui leur servait comme fille d'honneur à leur premier mariage leur servait encore à leur second renouvellement de mariage.

Le Rév. Messire Mailly avait été invité par les vieux mariés d'aller prendre le dîner avec eux, et il s'est rendu à cette invitation avec plaisir, ainsi qu'un grand nombre de citoyens.

Après le dîner, les vieux époux ont dansé un menuet en présence de la foule qui s'était rendue pour les admirer.

Mais enfin la mort est venue mettre fin à ce bon ménage. Le vieux père Bénoni Gauthier après un si bon règne, a été attaqué de la petite vérole qui lui a été funeste et il est décédé à l'âge de 82 ans, le 10 mars dernier.

(*Communiqué.*)

Faits Divers.

VINGT-SIX HOMMES NOYÉS. — La semaine dernière, un immense radeau monté par 30 hommes arriva le soir en haut des rapides des Cèdres. Mais comme il faisait noir on ne voulut pas descendre les rapides et l'on jeta l'ancre. Pendant la nuit il s'éleva une furieuse tempête et le radeau fut entraîné dans le courent, se brisa contre les écueils. Quatre sauvages seuls parvinrent à se sauver.

—Les ports francs du Golfe St. Laurent et du Sault Ste. Marie sont abolis depuis le 15 du courant.

—Le camp qui doit être établi à St. Jean comprendra un régiment de régulier et des volontaires de toutes les parties du Bas Canada. Les premiers corps qui iront à ce camp seront la garnison d'artillerie de Montréal, le Bataillon de Richelieu ou de St. Jean et celui d'Argenteuil, et ce sera changé chaque semaine.

—François II, l'ex-roi de Naples, doit aller résider pendant quelque temps en Angleterre.

—On a fabriqué à Paris une jambe en argent pour le prince de Hohenzollern qui a été blessé à Sadowa et a dû être amputé.

—La caricature du *Charivari* du 5 septembre représente la Prusse sous les traits d'un vieux grognard, assis les jambes croisées à la mode des tailleurs, et essayant de coudre à son royaume la Saxe, le Hanovre, Francfort et Nassau. Tout en se livrant à un pareil travail, la Prusse fait ces réflexions philosophiques : "Ce que c'est pourtant que de savoir se servir d'une aiguille ! mais c'est un talent dont il ne faudrait pas abuser."

Décès.

Mardi, en cette ville, Marie-Eugénie-Clara, âgée de 2 mois, fille aînée de M. Damasse Potvin, instituteur.

---

espérances sur sa femme et sur sa belle-mère, et ne préméditait rien moins que de les dépouiller toutes deux ? Ah ! je fus pire qu'un diable. Trente années passées dans la maison me donnaient bien d'ailleurs quelque droit. Hors de moi, je jurai à madame Ducornet et à sa fille que M. Thillard avait causé un abîme que des millions ne combleraient pas, et les suppliai, à mains jointes de prendre pitié d'elles-mêmes. Mais, ouiche ! qu'est-ce que je pouvais peser, moi, radoteur, à côté d'un homme jeune, beau garcon, brillant, spirituel, qui était adoré de sa femme à laquelle il faisait accroire ce qu'il voulait ! il joua auprès d'elle sa comédie d'habitude, eut l'air de l'aimer plus que jamais, et, finalement, arracha à l'aveugle faiblesse des deux femmes les signatures dont il avait besoin.

—Quel misérable ! dit Max indigné.

—Oui, misérable, en effet, ajouta le vieillard en secouant la tête, et plus que vous ne pensez. Aussi, il avait trop d'avantages superficiels pour ne pas être mauvais au fond. Un homme ne peut pas tout avoir, que diable ! Je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour pour reconnaître qu'il manquait absolument de cœur. Il sortait de parents extrêmement pauvres qui s'étaient imposé les plus dures privations pour lui faire apprendre quelque chose. Eh bien! il en rougissait, il les consignait à sa porte et les laissait dans la misère. Le malheureux semblait n'avoir d'autre vocation que celle de prendre en haine ceux qui lui avaient fait du bien ou l'aimaient. Comment expliquer autrement qu'il délaissât madame Thillard, la beauté, l'amour, le dévouement en personne, pour de malhonnêtes femmes, souvent laides, quelquefois vieilles, toujours dégoûtantes par leurs mœurs, qui le volaient, le ruinaient et se moquaient de lui ?

—Mais, dit Max tout à coup, où un pareil homme a-t-il pris le courage. de se tuer ? "

Frédéric s'arrêta et regarda Destroy avec étonnement.

" C'est une question que je me suis adressée plus d'une fois fit-il en se croisant les bras. Il remarcha et poursuivit :—Sans compter que ce qu'on a trouvé dans son portefeuille était bien peu de chose, par rapport aux sommes qu'il venait de recevoir. Il m'est singulièrement difficile d'admettre, du caractère dont je le connaissais, que le remords se soit emparé de lui. Au total, je ne m'en cache pas, ce suicide n'a cessé d'être pour moi un problème. "

Il y avait moins de crainte que de surprise et de curiosité dans l'air dont Destroy s'écria aussitôt ;

" Est-ce que vous croiriez ?....

—Non, non, répéta le vieillard d'un air pensif. D'ailleurs, la justice, qui a de meilleurs yeux que les miens, n'a rien vu de louche dans cette mort.

—Au suplus, ajouta Max sa fuite ou sa mort, c'était tout un : madame Thillard et sa mère n'en étaient pas moins irrévocablement ruinées.

—Evidemment, répliqua Frédéric sur le point de quitter Destroy. Et, voyez-vous,—ici il prit un air capable et respira voluptueusement une énorme prise,—quand je songe à tout cela, je suis tenté de me demander ce que fait le bon Dieu là-haut !... "

IV

Intérieur de Clément.

Clément occupait, dans une vieille maison située rue du Cherche-midi, un appartement au troisième. L'ameublement, simple et propre, offrait, dans la forme et les couleurs, cette disparité des meubles achetés d'occasion chez divers marchands. On y avait évité avec soin tout ce qui était susceptible d'éveiller la tristesse. Aux murs et aux fenêtres des pièces élevées du logement, rempli de lumière, étaient un papier et des rideaux d une nuance claire semée de grosses fleurs rouges, vertes et bleues.

Une vieille femme vint ouvrir. Avant que Max n'eût parlé, elle dit : " Monsieur n'est pas là. " Mais Clément qui, sans doute d'un observatoivoire secret, avait reconnu son ami, apparut au moment où celui-ci descendait l'escalier et le rappela.

" Viens par ici, lui dit-il en l'entraînant à travers plusieurs chambres, nous serons plus tranquilles. Ma femme garde le lit. On a dû la séparer de son enfant, puisqu'elle ne peut nourrir, et elle est très souffrante. Tu la verras une autre fois. "

Ils furent bientôt installés dans une petite pièce qui rappelait un cabinet d'hommes d'affaires, à cause d'une bibliothèque en acajou, comblée de livres à reliure uniforme, d'un grand casier dont la double pile de cartons verts était séparée par des registres armés de métal poli, et d'un bureau devant lequel s'ouvraient les bras circulaires d'un fauteuil recouvert de cuir rouge.

" Tu n'as pas dîné, au moins ? dit Clément à son ami....Nous dînerons ensemble," ajouta-t-il en tirant de toute sa force le cordon d'une sonnette.

La vieille femme accourut.

" Marguerite, cria Clément qui accompagna ses paroles d'une pantomime expressive, vous dresserez la table ici : vous mettrez deux couverts. Ne fais pas attention, dit-il